

CONTES TROYENS¹.

IV

MOITIÉ-DE-COQ.



L^a était une fois une Moitié-de-coq qui s'en allait au château. Sur sa route il rencontre une rivière qui lui dit :

— Moitié-de-coq, je vais te noyer.

— Oh ! non, rivière, ne menoie pas : entre dans mon derrière.

Plus loin, il rencontre un loup qui lui dit :

— Moitié-de-coq, je vais te manger.

— Oh ! non, loup, ne me mange pas : entre dans mon derrière.

Plus loin encore, il rencontre un renard qui lui dit :

— Moitié-de-coq, je vais t'étrangler.

— Oh ! non, renard, ne m'étrangle pas, entre dans mon derrière.

Moitié-de-coq arrive au château. En le voyant, la bonne s'écrie :

— Ah ! voilà Moitié-de-coq ! je le mettrai ce soir dans la bergerie ; nous verrons la tête qu'il fera.

Elle l'y mit en effet, et les moutons lui faisaient des misères. Alors Moitié-de-coq dit au loup :

— Loup, sors de mon derrière ; sans toi je suis Moitié-de-coq perdu.

Le loup sortit et étrangla tous les moutons.

Quand la bonne vint le lendemain matin, elle s'écria :

— Oh ! moitié-de-coq, ce soir je te mettrai dans le poulailler !

Elle l'y mit. Quand les poules virent le compagnon qu'on leur avait donné, elles se mirent à le becqueter ; alors lui de dire au renard :

¹ Voir le tome v, p. 723.

— Sors de mon derrière ; sans toi je suis Moitié-de-coq perdu.
Le renard sortit et étrangla toutes les poules.

Quand la bonne vint le lendemain matin ; Moitié-de coq était seul perché.

— Oh ! malheureux Moitié-de-coq ! qu'a-t-il fait ? Ce soir, je lui ferai son affaire !

Le soir, elle fit chauffer le four, puis elle mit Moitié-de-coq dedans.

— Rivière, rivière, sors de mon derrière ; sans toi je suis Moitié-de-coq perdu.

La rivière sortit, inonda le four, et Moitié-de-coq put se sauver.

(Conté par M^{me} Morin, 63 ans).

V

L'ABBÉ SANS-SOUCI.

Il était une fois un abbé qu'on appelait Sans-Souci. L'abbé possédait un moulin.

Un jour le roi passa par là et lui dit :

— Il faut que tu viennes à la cour, ni nu ni habillé, ni à cheval ni à pied, et sans passer par la route ; puis, qu'en arrivant tu mesures la moitié de la terre et enfin que tu me dises ma pensée.

L'abbé était bien tourmenté. Son meunier le rencontrant s'en aperçut et lui demanda la cause de son chagrin. L'abbé lui expliqua les exigences du roi et son grand embarras de ne pouvoir les satisfaire.

— Eh bien ! j'irai, moi, lui dit le meunier.

Au jour fixé, le meunier s'habilla d'un filet, et, monté sur un mulet qu'il prit soin de faire passer sur le côté de la route, se rendit au château.

Le roi lui dit : C'est fort bien, tu as rempli les trois premières conditions ; il te faut maintenant mesurer la moitié de la terre.

Le meunier prit alors une boule et dit au roi :

— Cette boule vous représente bien la terre, n'est-ce pas ?